

Diderot ou la science amoureuse L'amour et la spéculation dans les *Lettres à Sophie Volland*

Olivier Sécardin

Dans la *Correspondance* générale de Diderot, la correspondance avec Sophie Volland occupe une place singulière, aussi bien d'un point de vue biographique que d'un point de vue plus strictement littéraire. Elle couvre une période assez considérable de la vie de l'auteur, de 1759 à 1774. Seulement, un peu moins de la moitié des lettres de Diderot à Sophie Volland sont perdues. Sur un total estimé pour l'heure à 553 lettres, seules 189 lettres nous sont parvenues. Les *Lettres à Sophie Volland* constituent donc une sorte de corpus endeuillé (près des deux tiers des lettres ont disparu), même si – après tout – rien n'empêche de penser que des lettres perdues ne pourraient pas finalement, un jour ou l'autre, arriver. C'est peu probable mais ce n'est pas non plus impossible : les *Lettres à Sophie Volland*, par leur destin éditorial et la nature du fonds archivé, n'est pas un corpus que l'on pourrait considérer comme définitivement fermé. Sur les questions éditoriales, rappelons les travaux d'Herbert Dieckmann (en particulier, « L'épopée du Fonds Vandeul », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 6, nov.-déc. 1985, pp. 963-976), de Michel Delon (en particulier, « La circulation de l'écriture dans les *Lettres à Sophie* », dans Béatrice Didier et Jacques Neefs (dir.), *Diderot. Autographes, copies, éditions*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Manuscrits modernes », 1986, pp. 131-141) et plus récemment d'Odile Richard-Pauchet. Du moins, les lettres que nous connaissons, nous les lisons avec l'aval de Diderot qui a scrupuleusement corrigé son manuscrit de façon à en faire une entreprise de littérature, au même titre que ses fictions et ses salons, même si cet ouvrage distinct n'a pas été publié de son vivant. Il n'a considéré l'ensemble ni comme un domaine privé (certaines lettres sont mises en circulation dans le champ public des œuvres littéraires du vivant de l'auteur, parfois même sans son autorisation) ni comme un simple document biographique mais véritablement comme une œuvre. Certes, il est vrai que dans la France du XVIII^e siècle, tenir correspondance est un exercice mondain dont les motivations sont diverses ; néanmoins, la correspondance amoureuse avec Sophie Volland n'est pas circonstancielle : elle atteste non seulement d'une passion amoureuse bien réelle de Diderot pour Sophie Volland mais elle s'élabore aussi comme un projet littéraire, une œuvre amoureuse et intensément significative. Avant de caractériser plus matériellement ce corpus, il faut effectivement se poser la question

du contenu d'un tel corpus. De quoi parlent les lettres ? Une façon de répondre simplement serait de qualifier cet ensemble de correspondance amoureuse. C'est vrai, l'amour est le contenu manifeste de cette correspondance : les *Lettres à Sophie Volland* est une correspondance amoureuse, peut-être même l'une des plus belles de la littérature française. N'est-elle pour autant qu'une correspondance amoureuse ? En d'autres termes, comment le philosophe concilie-t-il son amour de la science, son amour pour Sophie et son désir de philosophie ? Il faut toute l'ingénuité d'une science amoureuse. C'est cette expression à la fois paradoxale et contre-intuitive que je me propose d'expliquer ici. Dans les *Lettres à Sophie Volland*, l'exposé didactique est surtout l'occasion d'une extraordinaire pédagogie amoureuse.

I. Caractérisation matérielle du corpus

Une caractéristique remarquable de cette correspondance entre Diderot et Sophie Volland est que, contrairement aux autres correspondances de l'auteur, celle-ci est univoque. En principe, la correspondance est une expérience réciproque : l'attente d'une réponse fonde le pacte épistolaire selon un « principe de coopération »¹. Mais un paradoxe saisi la lecture puisqu'aucune des lettres de Sophie Volland à Diderot ne nous est parvenue. Ce n'est pas que ces lettres n'aient pas été envoyées mais elles ont disparu. Pour le lecteur, Sophie est muette ; la correspondance n'en est pas vraiment une : elle est univoque. Certes, quelques fragments des lettres de Sophie sont parfois cités ou mentionnés dans les lettres de Diderot mais aucune lettre entière n'est connue. Ce n'est pas le cas des autres correspondances régulières de Diderot qui nous sont parvenues et qui fournissent une mosaïque textuelle vertigineuse où chacun des interlocuteurs répond et converse. Il n'est d'ailleurs pas aisé de s'imposer sur un marché postal hautement concurrentiel et le flux tendu des lettres dit parfois plus une lutte pour l'hégémonie – sentimentale, morale et intellectuelle – qu'une véritable amitié. La *Correspondance* n'est pas de tout repos. Au lieu de cela, elle est traversée d'antagonismes et secouée par toutes sortes de conflits. Surtout que Diderot n'est pas le seul à vouloir étendre sa domination littéraire. Grimm, Sophie, Uranie – la sœur de Sophie, M^{me} d'Épinay, M^{me} d'Houdetot constituent un répertoire qui ne va pas sans ambiguïté et pour lequel chacun est prêt à lutter. Enfin, Diderot sait bien que

¹ Sur cette notion, en particulier Herbert Paul Grice, *Studies in the Way of Words*, Cambridge et Londres, Harvard University Press, 1989.

son envoi dépend encore d'un système d'échange (pensons à tous ces moments de spéculation poétique à propos *des lettres dans les Lettres à Sophie Volland* : sur le pacte épistolaire, sur les modalités de son échange comme acte illocutoire) et que d'autres ont écrit avant lui². Il sait qu'il est situé dans une *tradition* discursive et dans une *pratique* de la lettre, que lui-même est lecteur de lettres (celles d'Abélard et Héloïse, par exemple : il les mentionne une première fois en octobre 1759³ puis une seconde fois dans la lettre du 7 octobre 1762).

Il est vrai aussi que ces correspondances communiquent et s'informent entre elles, rendant quelque peu vaine la délimitation stricte des corpus. On trouve par exemple dans les lettres adressées à Grimm, la signification de certaines mentions faites dans les lettres à Sophie et dans les lettres à Sophie, la résolution de certaines lettres adressées à Grimm – l'alter ego – le frère de toujours ou à Uranie, sœur chérie de Sophie et opposante convoitée. La *Correspondance* de Diderot est un dispositif dynamique de distribution des rôles et des sentiments dans lequel est rapporté aussi bien le vécu quotidien le plus trivial que le débat d'idées le plus saillant. Une révolution amoureuse peut par exemple survenir dans un rapport amical ; une idée remplacer un sentiment, selon toutes sortes de jeux mondains et de mises en scène, pour soi comme pour les autres. Dans ces conditions d'*ethos* projeté, autant dire que le correspondant joue un rôle décisif. Aussi, très souvent chez Diderot, la négociation qui fonde le pacte épistolaire porte non seulement sur des enjeux interactionnels (qui suis-je pour toi ? Qui es-tu pour moi ?) mais aussi sur des alternatives disons éthiques (que puis-je faire pour toi ? Que fais-tu pour moi ?). C'est peu de dire que la lettre formule des demandes de reconnaissance et crée évidemment toutes sortes de liens.

Enfin, pour compliquer un peu plus encore ce tissu des correspondances, il faut ajouter que les lettres ont la fâcheuse tendance à circuler d'un destinataire à l'autre. Ces correspondances concurrentielles sont ainsi complémentaires : il arrive qu'une même lettre soit adressée à plusieurs destinataires à la fois : Grimm et Sophie ou Sophie et Uranie, par exemple. Ou que l'un la porte à l'autre ou que l'un la poste pour l'autre, et même que l'un lise pour l'autre.

² En particulier, Janet Altman, « The Letter Book as a Literary Institution 1539-1789: Toward a Cultural History of Published Correspondences in France », *Yale French Studies*, n°86, 1986.

³ « J'ai été occupé toute la matinée d'Héloïse et d'Abélard. Elle disait : "J'aimerais mieux être la maîtresse de mon philosophe que la femme du plus grand roi du monde." - Et je disais, moi : Combien cet homme fut aimé ! Adieu, ma Sophie. Je vous embrasse de tout mon cœur. Votre amant et votre ami. », Denis Diderot, Lettre du 14 octobre 1762, *Correspondance*, éditée par Georges Roth, puis Jean Varloot, Paris, Minuit, 1955-1970, 16 vol., t. II, p. 278.

En d'autres termes, Diderot n'écrit pas qu'à Sophie quand il lui écrit ; d'ailleurs, il n'est pas le seul à lui écrire et parfois, les lettres qu'il lui écrit et qu'il poste sont destinées à tout autre qu'elle. Les lettres s'échangent et circulent plus ou moins dûment, mobilisant toutes sortes de relais humains et matériels, s'adressant à plus d'un destinataire et traversant plus d'un contexte. Toutes sortes de tiers prennent effectivement le relais dans les *Lettres à Sophie Volland* et plus généralement dans la *Correspondance*. Le 14 juillet 1762, Diderot écrit à Sophie Volland : « La destination que vous avez faite de mes lettres va me contraindre, parce que ce n'est plus à vous seule que je parlerai, et cela ne sera pas plus mal. Je louerai plus volontiers, et je blâmerai avec plus de circonspection. »⁴. Manifestement, l'invitation faite au tiers oblige l'épistolier. Sophie formerait-elle le projet de publier les lettres ? Ou, plus modestement, de les partager ? Ce ne serait une surprise pour personne : M^{me} Legendre les lit de longue date, comme M^{me} Volland ou Grimm au demeurant. D'ailleurs Diderot s'en félicite bien volontiers. Cette circulation traduit sans doute une certaine sociabilité de la lettre familière au XVIII^e siècle mais aussi, pour Diderot, la nécessité d'être *plus de deux* pour pouvoir dire le rapport à deux et négocier le désir. Dans les faits, Sophie ne suffit pas.

En 1762, c'est M^{me} Legendre, la sœur de Sophie qui monopolise Diderot puis M^{me} de Meaux. Parfois, M^{me} Legendre remplace Grimm, l'ami de toujours. À sa mort elle est remplacée par M^{me} de Blacy et ainsi de suite. Sans compter les complicités, pour ne pas dire les duplicités avec Grimm, le frère, l'ami de cœur et l'alter ego présenté par Rousseau à Diderot un peu avant 1756. Au sein de la *Correspondance*, le tiers épistolaire s'impose comme le témoin privilégié et parfois même comme la condition du discours amoureux. C'est en effet l'image d'un exercice à trois participants qui s'impose dès 1759 dans les lettres adressées à Grimm et à Sophie, puis dans celles, plus tardives, adressées à Sophie seule. Ces triangulaires répétées motivent les liaisons dangereuses au sein du couple Diderot-Sophie. Elles autorisent toutes les indiscretions sur la vie intime des uns et des autres. Benoit Melançon a lui-même recensé un certain nombre de triangulaires aussi bien amoureuses qu'amicales quand il s'agit de Diderot-Sophie-Grimm ; familiales quand il s'agit du triangle Langrois (Diderot, Denise et Fabbé) ou Volland (Morphyse, Uranie et Sophie). Ces échanges à trois sont tout à la fois politiques, philosophiques, amoureux, amicaux et familiaux. D'autres triangulaires, enfin, sont plus épisodiques : Madame d'Holbach, le baron d'Holbach et Le Roy ; un « petit amoureux bigot », mesdemoiselles Gargau et Dornet ;

⁴ Denis Diderot, Lettre du 14 juillet 1762, IV, p. 44.

Damilaville, Duclos et madame Duclos ; Diderot et les Golitsyn ou les Le Breton ; Falconet, mademoiselle Couot et Diderot ; Diderot, Falconet et Golitsyn ; Damilaville, Diderot et Sophie. Jacques Proust parle d'un « triangle énonciatif »⁵. En vérité, la diversité des triangulaires laisse penser que les destinataires importent moins que les modalités mêmes de l'échange. Sans aller plus avant dans ces considérations subtiles, disons que les lettres à Sophie Volland sont à l'image du désir et de l'imagination : elles ont besoin de relais.

II. Le discours amoureux

Nous venons de le dire, l'amour est le contenu manifeste de cette correspondance. Le 14 juillet 1762, il lui écrit : « Pour moi, dans l'éloignement où je suis de vous⁶, je ne sache rien qui vous rapproche de moi, comme de vous dire et de vous rendre présente à mes actions par mon récit »⁷. Rien d'original à ce propos et les *Lettres à Lucilius* de Sénèque que Diderot commentera en 1778 dans son *Essai sur les règnes de Claude et de Néron* diront la même chose. Les livraisons sont manifestement scrupuleuses : Quai de la Tournelle, chez Damilaville ou rue Neuve Luxembourg, chez Grimm. Sans retard. Impossible, car aucun délai postal ne satisfait le temps de l'amour. Le 18 octobre 1760, il lui écrit : « Ah, chère amie, ne vous plaignez pas tant de la lenteur des courriers, je ne saurais les faire aller plus vite »⁸. Mais quand un soir de juillet 1759, Sophie Volland manque à sa demeure, tout est noir pour le philosophe amoureux :

« J'écris sans voir. Je suis venu. [...] Il est neuf heures. Je vous écris que je vous aime, je veux du moins vous l'écrire ; mais je ne sais si la plume se prête à mon désir. [...] Voilà la première fois que j'écris dans les ténèbres. [...] L'espoir de vous voir un moment me retient, et je continue de vous parler, sans savoir si je forme des caractères. *Partout où il n'y aura rien, lisez que je vous aime* »⁹.

Écrire « sans voir », bien qu'il fasse nuit, c'est sans doute d'abord écrire sans la voir. Et pour elle, l'injonction est de ne rien lire que les « caractères » de l'amour, y compris entre les lignes

⁵ Jacques Proust, « Ces lettres ne sont pas des lettres... À propos des *Lettres à Sophie Volland* », *Équinoxe*, 3, hiver 1988, p. 14.

⁶ Sophie est retenue par sa mère dans la maison familiale de L'Isle-sur-Marne.

⁷ Denis Diderot, Lettre du 14 juillet 1762, II, p. 39.

⁸ Denis Diderot, Lettre du 18 octobre 1760, III, pp. 133-134.

⁹ Denis Diderot, Lettre du 12 juin ou 10 juillet 1759, II, pp. 168-169. Babelon adopte la date de la copie « 10 juin ». Mais est-il concevable que Diderot, qui venait d'apprendre la mort de son père, n'en souffle mot dans un billet censément écrit le lendemain ? M. Tourneux proposait « 10 juillet » qui convient beaucoup mieux.

car l'amour déborde les signes : l'amour, partout, est une profession de foi. « Lisez que je vous aime » : vous avez entre votre main un corpus amoureux, l'objet du « délire ». Comme l'écrit Diderot dans une lettre adressée à M^{me} de Maux, dix ans plus tard, en 1769 :

« La langue du cœur est mille fois plus variée que celle de l'esprit, et il est impossible de donner les règles de sa dialectique. Cela tient du délire et ce n'est pas le délire ; cela tient du rêve et ce n'est pas le rêve. Mais comme dans le rêve ou le délire, ce sont les fils du réseau qui commandent à leur origine ; le maître se résout à la condition d'interprète »¹⁰.

Contrainte par l'absence de Sophie, l'étrange herméneutique de Diderot code la lettre d'amour : si le désir permet d'écrire dans le noir, il faut lire que l'amour est « partout » dans la lettre, entre les lignes et lettre après lettre. C'est le contenu de la lettre et du projet amoureux : un courrier désirant, un sujet qui parle selon le désir et l'imaginaire. L'ennui, c'est la poste car certains courriers s'égarent et d'autres restent lettres mortes. Diderot accuse le coup. Le silence de Sophie est une blessure inacceptable. Si la lettre naît et meurt de l'absence¹¹, le silence inaugure la pire des morts¹². L'Isle-sur-Marne devient le « tombeau » de Sophie, « cellule »¹³ ou « retraite »¹⁴ ; elle y gagne le séjour pour s'y « enterrer »¹⁵ ou y « périr d'ennui »¹⁶.

Bien qu'inégale au fil des années – la passion se délite progressivement – cette thématization de l'amour est assez endurante pour être remarquable ; pourtant, de nombreuses lettres développent aussi des propos plus généraux, triviaux ou substantiels, liés aux débats d'époque, au développement des sciences naturelles et de la botanique, ponctués de considérations sur l'histoire et la philosophie. Ces passages didactiques, parfois fastidieux, caractérisent tout autant les *Lettres à Sophie Volland* que le discours amoureux. Les *Lettres à Sophie Volland* n'est pas non plus une démonstration philosophique à proprement parler : la

¹⁰ Denis Diderot, Lettre à Madame de Maux, novembre 1769, IX, p. 204.

¹¹ Quant à la correspondance de Julie de Lespinasse, Philippe Garcin a cette belle formule que je souhaiterais lui emprunter pour désigner les lettres à Sophie Volland : l'absence « a le visage d'une mort définitive », « L'amour et l'absence dans les lettres de M^{me} de Lespinasse », *Cahiers du Sud*, n°37, 1950, p. 116.

¹² « Le silence de Sophie domine toute la lettre, et ce silence est ressenti comme une sorte de mort », Jacques Chouillet, « Forme épistolaire et message philosophique dans les *Lettres à Sophie Volland* », *Littératures*, 15, automne 1986, p. 105.

¹³ Denis Diderot, Lettre du Grandval, 3^e semaine de septembre 1759, II, p. 245, et lettre du 24 septembre 1767, VII, p. 147.

¹⁴ Denis Diderot, Lettre du 1^{er} novembre 1759, II, p. 309.

¹⁵ Denis Diderot, Lettre du 21 novembre 1762, IV, p. 223.

¹⁶ Denis Diderot, Lettre du 1^{er} mai 1759, II, p. 125.

galerie de portraits, les circonspections sur la vie mondaine, les conversations et les débats rapportés fondent plutôt une sorte de littérature expérimentale, aussi bien dans sa forme que pour son contenu. Évidemment, seule une analyse systématique serait capable de caractériser les régimes stylistiques des *Lettres à Sophie Volland* ; cependant, une lettre en particulier attire notre attention, celle du 15 octobre 1759, antérieure de dix ans au matérialisme du *Rêve de D'Alembert*. Dans cette lettre, si le discours amoureux emprunte les chemins d'une philosophie spéculative, c'est que la spéculation philosophique est au service de la démonstration amoureuse.

III. Discours spéculatif de l'amoureux

Dans les *Lettres à Sophie Volland*, l'amour est littéralement soumis à toutes sortes d'hypothèses. Et très souvent, la force du propos de Diderot tient effectivement moins à l'originalité du contenu qu'à l'opportunité même du propos. Ainsi, le 15 octobre 1759, il lui écrit :

[À Grandval, 15 octobre 1759]

Voilà pour la troisième fois que j'envoie à Charenton, et point de nouvelles de mon amie... Sophie, pourquoi ne m'avez-vous point écrit ? Le domestique partit avant-hier à deux heures et demie. Je lui avais recommandé de mettre mes lettres dans la commode à laquelle je laisserais la clef. À six heures, je pensai qu'il pourrait être revenu. Jamais soirée ne me parut plus longue. Je montai. J'ouvris le tiroir ; point de lettres. Je descendis. J'avais l'air inquiet. On s'en aperçut, car tout ce qui se passe dans mon âme, on le voit sur mon visage. On causa. Je pris peu de part à la conversation. On me proposa de jouer. J'acceptai. Au milieu de la partie, je quittai, j'allai voir, et je ne trouvai rien. Je me dis : Apparemment que ce coquin-là se sera amusé à boire et qu'il ne reviendra que bien tard ; tant mieux, je me retirerai de bonne heure, je serai seul, je me coucherai, et je lirai la tête sur mon oreiller. C'était un grand plaisir que je me promettais, j'étais impatient qu'on eût servi, qu'on eût soupé et qu'on remontât. Ce moment enfin arriva. Je courus à la commode. Je ne doutai point d'y trouver ce que j'y cherchais, et je fus vraiment chagrin d'être trompé dans mon attente. Qu'est-ce qui vous a empêchée de vous servir de l'adresse que je vous ai laissée ? Vos lettres se seraient-elles égarées ? vous vengeriez-vous de mon silence ? votre dessein serait-il de me faire éprouver par moi-même la peine que vous avez soufferte ? Y aurait-il quelque chose de plus étrange que je ne conçois pas ? Je ne sais que penser. Nous attendrons ce soir un commissionnaire. Il vient de Paris. Il passera par Charenton. On lui a recommandé de voir à la poste, s'il n'y aurait rien pour le Grandval. Il sera ici sur les sept heures. Il en est quatre. Je patienterai donc encore trois heures ; et en attendant je causerai avec mon amie, comme si j'étais fort à mon aise, quoiqu'il n'en soit rien. Hier je perdis toute ma matinée, ou plutôt je l'employai bien. Je reçus un billet qui m'appelait à Sussy. Il était

d'un pauvre diable qui a imaginé un projet de finance sur lequel il voulait avoir mon avis. C'est une combinaison très ingénieuse de loterie et d'actions. Je suis fâché qu'il n'ait pas été présenté avant les édits. Il n'y a rien d'odieux. Cela pourrait être durable ou momentanément. Il en reviendrait au roi cent vingt millions. Les riches ne seraient pas vexés ; et les pauvres deviendraient propriétaires d'un effet commerciable sur lequel il y aurait un petit bénéfice pour eux. On fut assez surpris de me voir habillé et parti de si grand matin. Je ne doute point que nos femmes n'aient mis un peu de roman dans cette sortie. Je revins pour dîner. Il faisait du vent et du froid qui nous renfermèrent. Je fis trois trictracs avec la femme aux beaux yeux d'autrefois. Après quoi le père Hoop, le baron et moi, rangés autour d'une grosse souche qui brûlait, nous nous mîmes à philosopher sur le plaisir, sur la peine, sur le bien et le mal de la vie. Notre mélancolique Écossais fait peu de cas de la sienne. C'est pour cela, lui dit Madame d'Aine, que je vous ai donné une chambre qui conduit de plain-pied de la fenêtre dans le fossé. Mais vous ne vous pressez guère de profiter de mon attention. Le baron ajouta. Mais vous n'aimez peut-être pas vous noyer ; si vous trouvez l'eau froide, Père Hoop, allons nous battre... Et l'Écossais, Très volontiers mon ami, mais à condition que vous me tuerez. On parla ensuite d'un monsieur de St. Germain qui a cent cinquante à cent soixante ans, et qui se rajeunit quand il se trouve vieux. On disait que si cet homme avait le secret de rajeunir d'une heure, en doublant la dose, il pourrait rajeunir d'un an, de dix, et retourner ainsi dans le ventre de sa mère. Si j'y rentrais une fois, dit l'Écossais, je ne crois pas qu'on m'en fit sortir. À ce propos il me passa par la tête un paradoxe que je me souviens d'avoir entamé un jour avec votre sœur, et je dis au père Hoop, car c'est ainsi que nous l'avons surnommé parce qu'il a l'air ridé, sec et vieillot, Vous êtes bien à plaindre ; mais s'il était quelque chose de ce que je pense, vous le seriez bien davantage... Le pis est d'exister, et j'existe... Le pis n'est pas d'exister, mais d'exister pour toujours... Aussi je me flatte qu'il n'en sera rien... Peut-être. Dites-moi, avez-vous jamais pensé sérieusement à ce que c'est que vivre ? Concevez-vous bien qu'un être puisse jamais passer de l'état de non-vivant à l'état de vivant ? Un corps s'accroît ou diminue, se meut ou se repose ; mais s'il ne vit pas par lui-même, croyez-vous qu'un changement, quel qu'il soit, puisse lui donner de la vie ? Il n'en est pas de vivre comme de se mouvoir ; c'est autre chose. Un corps en mouvement frappe un corps en repos et celui-ci se meut. Mais arrêtez, accélérez un corps non vivant, ajoutez-y, retranchez-en, organisez-le, c'est-à-dire disposez-en les parties comme vous l'imaginerez. Si elles sont mortes, elles ne vivront non plus dans une position que dans une autre. Supposer qu'en mettant à côté d'une particule morte, une, deux ou trois particules mortes, on en formera un système de corps vivant, c'est avancer, ce me semble, une absurdité très forte, ou je ne m'y connais pas. Quoi ! la particule a placée à gauche de la particule b n'avait point la conscience de son existence, ne sentait point, était inerte et morte ; et voilà que celle qui était à gauche mise à droite et celle qui était à droite mise à gauche, le tout vit, se connaît, se sent ? Cela ne se peut. Que fait ici la droite ou la gauche ? Y a-t-il un côté et un autre côté dans l'espace ? Cela serait, que le sentiment et la vie n'en dépendraient pas. Ce qui a ces qualités les a toujours eues et les aura toujours. Le sentiment et la vie sont éternels. Ce qui vit a toujours vécu, et vivra sans fin. La seule différence que je connaisse entre la mort et la vie, c'est qu'à présent vous vivez en masse, et que dissous, épars en molécules, dans vingt ans d'ici vous vivrez en détail... Dans vingt ans, c'est bien loin ! Et Madame d'Aine, On ne naît point, on ne meurt point, quelle diable de folie... Non madame... Quoiqu'on ne meure point, je veux mourir tout à l'heure, si vous me faites

croire cela... Attendez. Tisbé vit, n'est-il pas vrai ?... Si ma chienne vit ? Je vous en réponds ; elle pense ; elle aime ; elle raisonne ; elle a de l'esprit et du jugement... Vous vous souvenez bien d'un temps où elle n'était pas plus grosse qu'un rat... Oui... Pourriez-vous me dire comment elle est devenue si rondelette ?... Pardi, en se crevant de mangeaille comme vous et moi... Fort bien, et ce qu'elle mangeait vivait-il ou non ?... Quelle question, pardi non, il ne vivait pas... Quoi ! une chose qui ne vivait pas appliquée à une chose qui vivait est devenue vivante, et vous entendez cela... Pardi, il faut bien que je l'entende... J'aimerais tout autant que vous me dissiez que si l'on mettait un homme mort entre vos bras, il ressusciterait... Ma foi, s'il était bien mort, bien mort... Mais laissez-moi en repos, voilà-t-il pas que vous me feriez dire des folies... Le reste de la soirée s'est passé à me plaisanter sur mon paradoxe. On m'offrait de belles poires qui vivaient, des raisins qui pensaient. Et moi je disais : Ceux qui se sont aimés pendant leur vie et qui se font inhumer l'un à côté de l'autre ne sont peut-être pas si fous qu'on pense. Peut-être leurs cendres se pressent, se mêlent et s'unissent. Que sais-je ? peut-être n'ont-elles pas perdu tout sentiment, toute mémoire de leur premier état. Peut-être ont-elles un reste de chaleur et de vie dont elles jouissent à leur manière au fond de l'urne froide qui les renferme. Nous jugeons de la vie des éléments par la vie des masses grossières. Peut-être sont-ce des choses bien diverses. On croit qu'il n'y a qu'un polype ; et pourquoi la nature entière ne serait-elle pas du même ordre ? Lorsque le polype est divisé en cent mille parties, l'animal primitif et générateur n'est plus ; mais tous ses principes sont vivants. Ô ma Sophie, il me resterait donc un espoir de vous toucher, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me confondre avec vous, quand nous ne serons plus. S'il y avait dans nos principes une loi d'affinité, s'il nous était réservé de composer un être commun ; si je devais dans la suite des siècles refaire un tout avec vous ; si les molécules de votre amant dissous venaient à s'agiter, à se mouvoir et à rechercher les vôtres éparées dans la nature ! Laissez-moi cette chimère. Elle m'est douce ; elle m'assurerait l'éternité en vous et avec vous... Mais il est sept heures, et ce maudit commissionnaire ne paraît pas. Je suis d'une inquiétude extrême. Il est sûr que j'irai demain moi-même à Charenton, à moins qu'un déluge de pluie ne m'en empêche.

Nous avons eu aujourd'hui à dîner Madame d'Houdetot. Elle nous est venue de Paris. Elle y retourne, et de là à Épinay. Elle aura fait ses bonnes onze lieues. Cette expédition d'Angleterre la tient dans de cruelles alarmes ; c'est une femme pleine d'âme et de sensibilité. On parlait du vent sourd et continu qui fait mugir ici les appartements. J'ai dit que le bruit ne m'en déplaisait pas, qu'on en sentait mieux la douceur de l'abri, qu'il berçait et qu'il inclinait à rêver doucement. Cela est vrai, a-t-elle répondu, mais je ne l'entends point sans penser que peut-être il écarte les Anglais du détroit et que nous profitons de ce moment pour sortir de nos ports et jeter en Angleterre vingt-deux mille malheureux dont il n'en reviendra pas un. Il faut que vous sachiez que parmi ces vingt-deux mille hommes, il y a un Monsieur de St. Lambert, dont vous m'avez entendu parler souvent avec éloge, que la reconnaissance seule a attaché au prince de Beauvau, et qui le suit. Sa perte, si elle arrivait, nous causerait à tous bien du regret et lui coûterait bien des larmes. Il est neuf heures. Nous avons fait un piquet à tourner où par parenthèse j'ai essuyé un coup unique ; quatorze d'as, quatorze de rois, sixième majeure, repic et capot en dernier. Nous avons soupé. Notre commissionnaire est de retour. Tous ont reçu des nouvelles, excepté moi. Pas un mot ni de Grimm ni de Sophie. Il est impossible que vous ne m'ayez pas écrit. Il faut ou que mon domestique m'ait trompé et ne soit pas allé à Charenton ; ou que le directeur de la poste ait refusé mes lettres au commissionnaire ;

ou qu'il n'ait pas eu de quoi les retirer. Je fais toutes les suppositions qui peuvent me tranquilliser. J'accuse tout hors vous. On écrit de Lisbonne à notre voisin Mr de Sussy, que le roi de Portugal a proposé aux Jésuites de se séculariser, que cinquante ont accepté, que cent cinquante dont on ignore la destination ont été mis sur un bâtiment on ne sait pour quel endroit et que quatre encore détenus dans les prisons, seront suppliciés. Saviez-vous cela ? Mais que les Jésuites tuent impunément ou non des rois, qu'eux et les rois deviennent ce qu'ils voudront, et que j'entende parler de mon amie ! Où est-elle ? que fait-elle ? Si mes lettres n'ont pas le même sort que les siennes, elle en aura reçu avant-hier deux à la fois. Elle aura celle-ci demain au soir, et peut-être... Mais je n'ose plus me flatter de rien. Mon amie, je suis venu ici pour travailler. Jusqu'à présent, j'ai fait assez bien ; mais si la tête n'y est plus, que voulez-vous que je fasse du temps ? que vais-je devenir ? Si la pluie dont ce vent bruyant nous menace pouvait tomber cette nuit ! Je passerai donc la journée de demain sans un mot de vous. Le baron me consulte sur des étologies chimiques. Il voit que je suis en souci. Il me lit des traits d'histoire. Il cherche à m'intéresser, mais cela ne se peut, je suis ailleurs. Je vous conjure, mon amie, de me rendre à la campagne, à mes occupations, à la société, aux amusements, à mes amis, à moi-même. Je ne saurais sortir d'ici et il est impossible que j'y vive, si vous m'oubliez. Adieu, cruelle et silencieuse Sophie. Adieu. »

La lettre, véritable morceau de bravoure, est structurée en deux séquences relativement hétérogènes. La première est massivement narrative alors que la seconde met en scène l'éthos de l'épistolier. Surtout, elle emprunte au domaine de la spéculation. Elle se partage ainsi entre le conditionnel et l'indicatif modalisé. L'argument de la spéculation est amoureux : être uni avec Sophie pour la vie mais aussi par-delà la mort. Seulement, c'est une aporie et sans doute le philosophe ne peut-il pas se résoudre à aimer Sophie plus que de raison. Comment alors concilier l'amour et la mort, l'amour fou et le matérialisme ? Dans la perspective d'un matérialisme strict, la mort serait effectivement un arrêt insurmontable pour l'amoureux, l'impossibilité même de la survie du couple. Car il n'y a ni vie après la mort ni survie de l'âme. L'amoureux ne peut l'admettre. D'où l'entorse à un matérialisme orthodoxe : « Mais je me console et je vis sur la certitude que *rien ne séparera nos deux âmes* ». Le philosophe élabore une alternative et une réponse ingénieuse à la question de savoir comment concilier l'amour et la mort quand on est matérialiste.

C'est ainsi que Diderot introduit d'abord une sorte de dualisme au sein même de la matière. D'un côté, il y a la « matière » ; de l'autre, le « vivant ». Avec la mort, cet événement dont personne ne peut exorciser la venue, ce qui était le vivant reste le vivant. La matière, en revanche, se dissout et se fractionne pour retourner à la grande masse de la matière universelle. Les molécules s'assemblent au hasard, durant l'infinité des siècles viennent à former ce que les sciences appellent des « organismes ». La sensibilité morte des molécules devient

progressivement sensibilité vive dont l'organisation se transmet par-delà la mort. C'est ainsi que Diderot imagine que cette organisation pourrait garder un souvenir de ce que l'être vivant a été et senti : la mémoire est l'un des principes de l'organisation du vivant car la mémoire est au-delà de la vie. Elle est au-delà de la sensibilité particulière et contingente. Ainsi, deux amants de leur vivant resteraient unis après leur mort. Diderot spéculé – après tout, ne pourrait-on envisager que les molécules qui se sont aimées toute leur vie puissent se retrouver combinées, agencées, (re)constituées les unes aux autres sous la forme d'un être commun ? La partie est serrée. Cette sorte de composition *post-mortem* n'est pas non plus ce que l'on pourrait appeler un « enfant ». Cette fiction hybride est capable de conserver un principe d'identité distinct pour chacune de ses parties. Il ne s'agit pas de la génération d'après ni de la transmission matérielle et génétique des atomes de l'un et de l'autre en un nouvel être ; de deux chairs, une troisième. Il ne s'agit pas de reproduire l'espèce ou la communauté ni même de perpétuer le passé dans l'avenir par itération.

L'hypothèse est séduisante : de la propre confession de l'épistolier, elle offre « l'éternité ». À première lecture, aucune difficulté pour comprendre le discours spéculatif de Diderot. Aucun soupçon non plus de sophisterie – le texte prend d'ailleurs bien soin de camoufler méticuleusement toute sorte d'incohérence. Un indice, cependant, attire notre attention : les modalisations. D'un côté, elles indiquent assez qu'il s'agit d'un discours spéculatif partagé entre une sorte d'enthousiasme et une incrédulité ; de l'autre, elles rendent manifeste la présence du sujet sentant et espérant, sa *persona*, son éthos. Ce discours si soigneusement construit et si finement joué autorise sans le dire le basculement de la recherche de la vérité à la simple revendication de l'authenticité. Si tout a l'air si authentique dans l'expression de cette sensibilité, l'épistolier espère bien que nulle réticence de la raison ne vienne contrarier le passage d'un ordre logique à un ordre para-logique.

Si on comprend bien qu'il s'agit de prendre Sophie au jeu, il s'agit aussi pour nous de regarder de plus près le fonctionnement d'un tel discours. « Vous vivez en masse » relève du plan embrayé et désigne à la fois la petite société du Grandval et Sophie. Dans la même phrase, le pronom personnel « je » présente une certaine difficulté : traduit-il l'actualité du discours de la lettre ou un discours rapporté ? Très probablement un discours rapporté. Ce qui n'est pas le cas des deux phrases précédentes qui assument l'espèce de proposition matricielle de la lettre à Sophie : « Le sentiment et la vie sont éternels. Ce qui vit a toujours vécu et vivra sans fin ». C'est un paradoxe. Tout est alors dit. On pense que c'est la lettre à Sophie qui continue ensuite

alors que c'est le discours qui embraye rétrospectivement. La ruse d'un tel dispositif est d'opérer une transition quasi-imperceptible entre le discours de l'épistolier et ses interlocuteurs. De cette façon, la conversation devient solidaire du discours à Sophie. Aussi, tout se passe comme si Sophie avait été présente à l'échange. La ruse énonciative soude à sa façon Sophie à la conversation. Par un mouvement d'exposition, le philosophe formule alors son paradoxe : « La seule différence que je connaisse entre la mort et la vie, c'est qu'à présent vous vivez en masse, et que dissous, épars en molécules, dans vingt ans d'ici vous vivrez en détail ».

Imaginons une certaine duplicité des propos derrière cet enthousiasme apparent : en vérité, Diderot ne dit-il pas que des bêtises ? N'est-ce pas d'ailleurs ce que laissent penser les modalisations : un discours pseudo-philosophique à l'extrême limite de l'absurde ou du « propos décousu » ? Le philosophe se donne effectivement toutes les peines du monde pour séduire Sophie. Car les bêtises de ce raisonnement sont au service d'une idée non moins « absurde » et pourtant sublime – *n'être jamais séparé de Sophie*. Quand la chienne Tisbé est enfin évoquée par un effet de brachylogie, c'est encore selon un certain mimétisme de conversation. Or, il est fort à parier que Diderot manipule moins le dialogue qu'il ne l'invente, d'ailleurs avec un sens certain de l'incongruité : la stylisation virtuose ne met-elle pas en scène un dialogue imaginaire dans un registre familier alors que le sujet est sublime ? Le contraste entre les mentions de la chienne Tisbé, les poires et les raisins et le sérieux d'un discours sur la vie et la mort participe d'un trait d'humour. C'est pourquoi il rapporte avec un certain sens de l'auto-dérision : « on m'offrait de belles poires qui vivaient, des raisins qui pensaient ». Diderot se moque autant de lui-même qu'on se moque de lui. Quand intervient l'image du polype, après celle des cendres, c'est encore l'imaginaire du couple qui la motive et qui autorise l'élaboration d'un discours amoureux qui emprunte à la spéculation scientifique et sert à figurer le désir. Le polype, objet de science et d'expérimentation pour les naturalistes de l'époque¹⁷, devient le prétexte à une science amoureuse. Revenons en arrière.

Durant l'été 1740, le Suisse Abraham Trembley (1710-1784) découvre une étrange créature qui semble déroger aux classifications naturalistes de l'époque¹⁸ : le polype ou « hydre d'eau douce ». En vérité, le néerlandais Antoni van Leeuwenhoek (1632-1723) s'y était déjà

¹⁷ En particulier, Aram Vartanian, « Diderot and Maupertuis », *Revue internationale de philosophie* n°38, 1984 et Jacques Proust, « Diderot et la philosophie du polype », *Revue des sciences humaines*, n°182, avril-juin 1981.

¹⁸ En particulier, François Delaporte, « Des organismes problématiques », *Dix-huitième Siècle*, 9, 1977, pp. 49-59.

intéressé. Peu importe mais c'est Trembley que l'Europe des Lumières va retenir. Fixé sur des plantes aquatiques, le polype est constitué de petits tubes verdâtres terminés par d'étranges filaments. Scientifiques et philosophes s'interrogent : s'agit-il d'une plante ou d'un animal ? Les avis sont partagés et la controverse ne tarde pas à diviser l'Europe des sciences. La couleur verdâtre du polype semble indiquer qu'il s'agit d'une plante ; pourtant, sitôt l'eau du bocal agité, le polype se replie sur lui-même. Trembley observe en outre que les polypes se déplacent sur les parois du bocal. Ainsi décide-t-il de les couper en morceaux afin de mieux étudier leur constitution. À sa grande surprise, les polypes continuent à vivre et à se déplacer comme si de rien n'était. Plus étonnant encore : moins de dix jours après leur découpe, les polypes ont régénéré leurs parties sectionnées. Cette série d'observations controversées enthousiasme de nombreux scientifiques et philosophes de l'époque (Réaumur, Bonnet et Spallanzani pour les plus connus). En 1741, Réaumur informe l'Académie des sciences de cette découverte et baptise ces animaux, polypes. Si la notice de l'Académie¹⁹ ne cache pas son enthousiasme, jusqu'à évoquer l'histoire du Phénix qui renaît de ses cendres, c'est que le polype constitue une petite révolution dans le monde des naturalistes. Dans son organisation élémentaire, le polype est perçu comme une plante. Son mode de reproduction l'apparente aux végétaux. Mais comment expliquer qu'il puisse se déplacer ? Pour un siècle obsédé par la classification²⁰, le polype représente un certain défi. Avec le polype, « Phoenix fabuleux » de ce nouvel âge, l'histoire naturelle se trouve confrontée à une organisation *a priori* énigmatique : non seulement le polype semble emprunter l'apparente simplicité de sa structure aux plantes, mais encore ses parties sont-elles capables de se greffer les unes aux autres. Charles Bonnet (1720-1793), qui nous intéresse pour avoir étudié la parthénogenèse du puceron et auteur d'un *Traité d'insectologie* (1745), commente ainsi les ingéniosités du polype :

« En avalant une proie, le Polype avale souvent ses propres bras ; quelquefois deux Polypes se disputent la même proie, et l'un avale les bras de l'autre : on s'attend qu'ils vont être digérés avec la proie : point du tout, ils ressortent de l'estomac sans altération apparente [...] Si donc on parvenait à retenir un Polype dans un autre Polype, il est probable qu'il s'y grefferait, et qu'il doublerait, en quelque sorte, le Polype extérieur. »²¹

¹⁹ Académie des sciences, *Histoire de l'Académie royale des sciences... avec les mémoires de mathématique & de physique... tirez des registres de cette Académie*, Paris, J. Boudot, 1741, 1^{er} numéro, pp. 33-34.

²⁰ Pascal Duris, « Classification » et « Histoire naturelle », dans Michel Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, Presses universitaires de France, 1997, pp. 227-230 et pp. 543-547.

²¹ Charles Bonnet, *Œuvres d'histoire naturelle et de philosophie, Contemplation de la nature*, t. 4, 2^{ème} partie, Neuchâtel, Fauche, 1781, pp. 173-174.

L'expérience de Trembley est « prodigieuse » et Diderot ne manque pas de lui consacrer un article dans l'*Encyclopédie*. Du point de vue de la méthode d'abord : Trembley met en place les bases de la zoologie expérimentale ; du point de vue du résultat ensuite : autophagie, autogreffe et capacité régénératrice ne manquent pas de dérouter l'imagination scientifique de l'époque. Comment se peut-il que deux polypes en viennent à se confondre ? Que deux têtes n'en fassent plus qu'une seule ?

Ainsi quand le polype est mentionné dans la lettre à Sophie Volland du 15 octobre 1759, c'est non seulement les débats d'époque qui sont naturellement convoqués mais aussi la trajectoire philosophique de Diderot. Dès ses *Pensées philosophiques* (1746) puis dans la *Lettre sur les aveugles* (1749), Diderot choisit de privilégier une sorte de matérialisme combinatoire selon lequel le vivant serait soumis à toutes sortes de mutations aléatoires. Ces transformations n'ont d'ailleurs rien de nécessaire au sens strict du terme, ce sont des combinaisons possibles parmi d'autres combinaisons possibles : seuls l'aléa, le hasard, l'accident rendent raison du vivant. Quand Diderot évoque le polype, informé des controverses entre les continuistes et les discontinuistes, c'est au profit d'un matérialisme informel : le philosophe voit dans le polype une nature à la fois une et en devenir. Nulle rupture entre matière brute et matière vivante, la nature ne fait que changer de forme. En 1769, dans *Le Rêve de D'Alembert*, à Mademoiselle de Lespinasse, Diderot, sous les traits de Bordeu explique encore la « poétique polypeuse », dix ans après la lettre à Sophie Volland. Comme c'est souvent le cas chez Diderot, l'exposé didactique se termine sur un drôle de songe : « Que marmottez-vous là tout bas, docteur ? », demande Mademoiselle de Lespinasse. « Rien, rien, je rêvais de mon côté. » Le lecteur n'a pas davantage de conclusion : la science possible reste à venir, comme dans un rêve, parce que la vraie science ne refuse rien à l'imagination et qu'elle est elle-même une sorte d'hybride. De la même façon, plutôt qu'une résolution probable au problème futur de la mort, la récurrence des incises subordonnées conjonctives dans la lettre du 15 octobre 1759 dit surtout *in fine* l'authenticité et l'actualité du sentiment amoureux.

« On croit qu'il n'y a qu'un polype ; et pourquoi la nature entière ne serait-elle pas du même ordre ? Lorsque le polype est divisé en cent mille parties, l'animal primitif et générateur n'est plus ; mais tous ses principes sont vivants. Ô ma Sophie, il me resterait donc un espoir de vous toucher, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me

confondre avec vous, quand nous ne serons plus. S'il²² y avait dans nos principes une loi d'affinité, s'il nous était réservé de composer un être commun ; si je devais dans la suite des siècles refaire un tout avec vous ; si les molécules de votre amant dissous venaient à s'agiter, à se mouvoir et à rechercher les vôtres éparses dans la nature ! »

Autrement dit, il s'agit d'un *moment tactique* de l'épistolaire : la capacité pratique de se servir de certains raisonnements et démonstrations ou assertions philosophiques, obtenue par le travail du concept, l'appropriation de ces conjectures pour obtenir le résultat amoureux.

Si Diderot en appelle aux sciences naturelles et à la philosophie dans sa correspondance avec Sophie Volland, c'est que la réflexion sur les modes d'organisation de la matière n'est pas une pensée abstraite ni un détour gratuit. Virtuose dans son tissu conjonctif et sa pose savante, le régime spéculatif pseudo-scientifique des lettres vise à insinuer un système philosophique, éventuellement crédible et opportunément séduisant. Dans les *Lettres à Sophie Volland*, l'exposé didactique est surtout l'occasion d'une extraordinaire pédagogie amoureuse. « Cela tient du délire et ce n'est pas le délire ; cela tient du rêve et ce n'est pas le rêve »²³. Une réponse sceptique objecterait que quand bien même l'amour serait toujours tributaire de ce que l'on raconte, il n'est peut-être pas nécessaire de raconter des idioties pour être aimé. En vérité, c'est du badinage – un discours hautement spéculatif qui est moins véritablement sérieux qu'authentiquement amoureux.

²² Je souligne.

²³ Denis Diderot, Lettre à Madame de Maux, novembre 1769, IX, p. 204.